

Gaëlle Josse

Le dernier Gardien de Ellis Island

Prix de l'Académie 2015

Pendant 9 jours, du 3 novembre au 12 novembre 1954, John Mitchell directeur du centre de réception des immigrants de Ellis Island est seul avant la fermeture définitive du centre. Il rédige son journal et revient sur ses 40 années passées à Ellis Island. Ce chemin en écriture est un temps de bilan, d'examen de conscience. Entrer en écriture c'est pénétrer un monde intérieur et éclairer ce qu'il avait voulu oublier. Comme le dit Gaëlle Josse : « *Entrer en écriture, c'est édifier un monde intérieur en même temps qu'on y pénètre, qu'on y avance, qu'on le découvre plus complexe que ce qui avait été perçu.* »

Ce roman, c'est l'histoire d'une vie et c'est aussi l'histoire d'un lieu, symbole de l'exil, un lieu d'enfermement avant la liberté. L'exil, un thème présent dans l'œuvre poétique de Gaëlle Josse. Gaëlle Josse poète a écrit dans un recueil *Tambours frappés à mains nues* un texte qui contient déjà toute l'atmosphère du roman : « *La nuit est verte la nuit est sombre. Qu'emporte-t-on en exil ? Des musiques, des nostalgies, comme une intranquillité qui rode et l'Océan au bout de la rue. Des nourritures qui n'existent pas ailleurs, ici la terre ne donne pas le même blé pour le pain, ni le même bois pour les violons et tu le sais c'est une voix d'enfant que l'on cherche toujours, toujours.* »

Le journal de John Mitchell témoigne d'une partie de l'histoire des Etats-Unis, mais aussi un peu de la nôtre car de 1892 à 1954 12 millions d'immigrés en majorité venus d'Europe ont transité par l'île de Ellis Island.

Pour eux, elle était la « porte d'or » le passage vers une vie nouvelle, meilleure après le plus souvent l'oppression ou la misère ; mais elle fut aussi comme le dit son deuxième surnom « l'île des larmes », comme pour Esther et Gyorgy Kovacs, personnages de ce roman, intellectuels dissidents hongrois à qui l'on refusera l'entrée : « *Pour Esther et pour moi la porte d'or demeurera à jamais une herse d'acier.* »

Tout exilé le sait bien, même si la porte s'ouvre, il y aura aussi des larmes. C'est aussi ce que rappelle l'auteur lors que le narrateur se souvient du psaume 137, qui évoque un autre exil, à Babylone en 586 avant JC.

*Sur les bords des fleuves de Babylone,
Nous étions assis et nous pleurions,*

En nous souvenant de Sion

*Aux saules de la contrée
Nous avons suspendu nos harpes*

*Là, nos vainqueurs nous demandaient des chants
Et nos oppresseurs de la joie
Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion !
Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel
Sur une terre étrangère ?*

À travers le regard du narrateur et son expérience auprès de tant d'exilés, qu'il n'a pas toujours voulu voir, c'est toute une réflexion sur la condition d'errance qui est partagée avec le lecteur, et cela le touche ; les exilés d'hier, ceux qui voulaient entrer au Nouveau Monde, nous renvoient à ceux d'aujourd'hui qui viennent frapper aux portes de l'Europe. Hier comme aujourd'hui les mêmes larmes, la même désespérance et souvent au bout de la route la même désillusion ; car toujours ce que l'on ne dit pas, ce que l'on ne disait pas, comme le note John Mitchell dans son journal : « *à ceux restés au pays, c'est que la traversée étaient un enfer et que cet enfer se poursuivaient aussi à l'arrivée et parfois encore au-delà.* »

À ce drame humain, le lecteur va en découvrir un autre, celui de John Mitchell, à la mort de son épouse de 27 ans Liz emportée par le typhus, choisira de vivre reclus à Ellis Island, il décidera de se retirer du monde. Le destin viendra pourtant l'y rejoindre, et emportera tout sur son passage, sa vie basculera dans la tragédie ; le destin aura le visage de Nella Casarini arrivée de Sardaigne, le 23 août 1923 : « *J'avais compris qu'aucun raisonnement ne pourrait me contraindre à faire marche arrière. En quelques minutes Nella avait pris possession de tout mon univers* », se joue alors un duel pathétique entre raison et passion, mais comme tout héros tragique, il se laisse emporter par la passion, source de désordre. Le destin va se jouer de John Mitchell, le prendre au piège. Ses actes vont se retourner contre lui. L'enjeu peut être fatal, même si ici le héros n'est pas hors norme comme dans les tragédies classiques, il n'est pas non plus de condition illustre ; mais comme tout héros tragique, il est pris dans un dilemme passionnel et découvre la faiblesse et l'obscurité de son âme. Un narrateur qui ne peut plus s'estimer car il n'a pu faire bon « usage de son libre arbitre » (Descartes *Traité des passions*). Le lecteur ne peut cependant le condamner, a pitié de sa faiblesse et admire sa lucidité, il n'est : ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocent, ni tout à fait bon ni tout à fait mauvais.

On ne peut être que pris de compassion, pour lui et aussi pour Nella et c'est là l'une des réussites du livre, car tous deux à leur façon sont victimes et il y a même pour celui qui se confesse coupable, une grandeur d'âme.

Gaëlle Josse avec beaucoup d'humanité pose un regard sans complaisance sur la nature humaine, en dépeint la complexité, mais toujours avec pudeur. Elle sait écrire en vérité. Au-delà des mots, se dessine le mystère de l'âme humaine.

La construction du récit avec ses retours en arrière, ses ellipses narratives laissent le lecteur en « attente ». Tout cela dans un style où affleure une grande sensibilité et une certaine poésie.

L'un des personnages Giorgy Kovacs réfugié en Amérique Latine, deviendra écrivain et publiera un récit *Fragments d'exil*, livre dont John Mitchell aura connaissance. Giorgy Kovacs, le double peut-être de Gaëlle Josse, pour nous dire que tout récit interroge sur la création, sur le rapport entre l'imaginaire et le réel. Le récit de Giorgy Kovacs, le journal de John Mitchell, vont tenter de redonner vie à une partie de leur passé, deux écrits pour réveiller des fantômes, pour les accueillir, les faire revivre.

Pour Gaëlle Josse l'écriture de ce roman, pour redonner vie à travers des personnages imaginaires à des inconnus qui un jour sont passés par Ellis Island.

Dans une note annexe elle livre à ses lecteurs un peu de ce mystère qui est à l'origine de son écriture romanesque « *S'il est une chose que j'ai apprise de cette étrange aventure d'écrire, c'est avant tout celle-là ; la liberté de l'auteur, telle que j'ai pu l'éprouver, ne réside pas dans l'invention de figures, de décors et d'intrigues, mais dans l'écoute et l'accueil des personnages venus un jour à ma rencontre, chacun porteur d'une histoire singulière, traversée par quelques-uns de mes questionnements et quelques-unes de mes obsessions. La liberté réside alors dans le choix de poursuivre ou non cette inexplicable rencontre, et de lui donner vie. Ainsi en a-t-il été, une fois encore, avec **Le dernier gardien de Ellis Island**.*

Ghislaine Lejard